

comme une consolidation nouvelle du pont unissant ville et campagne (combien y en a-t-il eu déjà de ces consolidations ?). Staline ne tente même pas de montrer comment il pense écarter les contradictions qui l'étreignent ; il vient de sortir du pétrin ou l'entraînait l'article 107 pour s'empêtrer immédiatement dans la hausse des prix. Staline ne fait que ressasser des phrases générales sur le « pont », qui ont été déjà répétées à en donner la nausée. Comme si ce problème du « pont » pouvait être résolu par une phrase, une formule, un serment, comme si quelqu'un pouvait croire (à l'exception des fonctionnaires dociles), que si la prochaine récolte est bonne, elle pourra, par miracle, combler la disproportion aggravée par les trois récoltes précédentes. Staline craint la réponse rykovienne de droite, mais il redoute aussi la solution léniniste. Staline attend. Staline tergiverse en s'occupant de déplacements de fonctionnaires. Staline perd du temps, croyant en gagner. Après le choc convulsif de Février, nous sommes de nouveau en présence du « suivisme » dans toute sa pitoyable impuissance. Le discours de Rykov a une toute autre allure. Si Staline s'esquive en se taisant, c'est qu'il n'a rien à dire ; par contre, si Rykov passe certaines choses sous silence, c'est pour ne pas trop parler. La politique de la hausse des prix du blé (surtout accompagnée de l'exposé des motifs rykoviens expliquant l'abrogation du zig-zag de gauche appliqué au printemps) constitue et ne peut que constituer le début d'un changement d'orientation vers la droite, profond et peut-être décisif. Des barrières juridiques se dressent sur cette voie, comme la limitation du bail et de l'emploi de la main-d'œuvre, même comme le monopole du commerce extérieur, seront effacées d'un trait de plume bureaucratique, à moins qu'on ne se soit auparavant brisé la poitrine contre la grille de fer de l'avant-garde prolétarienne. La logique du cours de droite peut à bref délai devenir inébranlable. Toutes les illusions, tous les faux espoirs en la politique fautive de la droite, tous les calculs hasardeux en général, les pertes de temps, les atténuations des contrastes, les restrictions mentales, la diplomatie équivalent à endormir les ou-

vriers, à soutenir l'ennemi, à aider consciemment ou inconsciemment Thermidor. Par le discours de Rykov commentant les résolutions du Plenum de Juillet, la droite a jeté le gant à la Révolution d'Octobre. Il faut comprendre cela. Il faut relever le gant. Et il faut immédiatement, toutes les forces tendues, donner un bon coup sur les doigts de la droite. La droite en lançant son défi s'était d'avance fixée sa stratégie. Pour cela elle n'a pas eu besoin d'inventer la poudre. Rykov affirme qu'à la base des tentatives centristes de gauche, il y a « une méfiance trotskyste envers la construction du socialisme sur la base de la Nep et une panique désespérée devant le moujik ». La lutte contre le « trotskysme » est le dada favori de tous ceux qui commencent à glisser. Mais si des arguments de ce genre étaient déjà passablement stupides dans la bouche de Staline, ils deviennent une caricature piteuse dans celle de Rykov. C'est là précisément qu'il aurait dû se rappeler que le silence est d'or. Ce sont ceux-là qui redoutaient la conquête du pouvoir par le prolétariat dans la Russie paysanne, qui en réalité sont pris de panique devant le moujik. Ces véritables froussards ont été vus de l'autre côté des barricades d'Octobre. Rykov était du nombre (6). Quant à nous, nous étions avec Lénine et le prolétariat, car nous ne doutions pas un instant que ce dernier était capable d'entraîner la paysannerie. La politique rykovienne de 1917 n'était qu'une anticipation raccourcie de la tactique économique actuelle. A présent, il propose de rendre l'une après l'autre les positions économiques dominantes déjà conquises par le prolétariat aux éléments de l'accumulation primaire capitaliste.

(6) Rykov était en 1917 parmi les adversaires les plus résolus de la prise du pouvoir. Désigné pour être du gouvernement après la Révolution d'Octobre, quelques jours après il désertait avec Zinoviev et Kamenev.

Au moment où les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires entamèrent ouvertement la lutte contre le gouvernement soviétique qui venait de se constituer, Rykov, Kamenev et Zinoviev exigèrent en fait que l'on capitulât devant eux en formant avec eux un gouvernement de coalition.

Quand le Comité Central refusa de consentir à la constitution d'un pareil gouvernement, ils annoncèrent tous leur démission du Comité Central ; Rykov avec quelques autres abandonnèrent les postes de gouvernement qui leur avaient été confiés par le Parti. — N. D. L. R.

C'est seulement grâce aux droits que lui a conférés, en ces dernières années, la falsification de l'Histoire, que Rykov ose qualifier de panique la lutte intraitable menée par l'Opposition pour défendre la dictature socialiste ; il tente en même temps de faire passer pour du courage bolchévique sa disposition à capituler les yeux ouverts devant le capitalisme.

Maintenant, Rykov dresse sa démagogie réactionnaire, entièrement adaptée à la psychologie du petit propriétaire en voie d'enrichissement, moins contre l'Opposition que contre Staline et les centristes penchant vers la gauche. De même qu'en son temps Staline retourna contre Zinoviev toutes les attaques de celui-ci contre le « trotskysme » Rykov s'apprête à présent à répéter la même opération contre Staline. Qui sème le vent, récolte la tempête. On ne peut pas jouer avec les idées socialistes. Elles sont plus dangereuses que le feu. Les mythes, les légendes, les mots d'ordre du « trotskysme » imaginaire ne sont pas devenus l'apanage de l'Opposition, mais certaines classes s'en sont emparées et, ainsi, ces conceptions ont eu leur existence propre. Pour pénétrer plus en largeur et en profondeur, l'agitation de Staline a dû être cent fois plus brutale que celle de Zinoviev. Maintenant c'est le tour de Rykov. On peut imaginer quelles persécutions la droite va déchaîner en misant ouvertement sur l'instinct de propriété des koulaks. Il ne faut pas oublier que si les rykoviens formaient l'arrière-garde des centristes, ils en ont à leur tour une autre beaucoup plus pesante. Immédiatement derrière Rykov, viennent ceux qui, comme la *Pravda* l'a déjà reconnu, veulent vivre en paix avec toutes les classes, c'est-à-dire veulent de nouveau exhorter l'ouvrier, le journalier et le paysan pauvre à se soumettre paisiblement au maître. Dans le rang suivant apparaît déjà le petit patron avide, impatient, vindicatif, les bras retroussés et le couteau à portée de la main ; et derrière le petit patron, de l'autre côté de la frontière se dresse le vrai patron avec dreadnoughts, avions et gaz asphyxiants. « Il ne faut pas se laisser aller à la panique. Construisons comme nous l'avons fait jusqu'à présent ». Voilà ce que prêchent les petits Judas de la droite, endormant les ouvriers, mobilisant les pro-

priétaires, en d'autres mots préparant Thermidor. Telle est maintenant la disposition des pièces sur l'échiquier ; voilà quel est le véritable mécanisme faisant agir les classes. Rykov, nous l'avons déjà dit, trompe le Parti en lui racontant que l'Opposition voudrait éterniser les mesures exceptionnelles auxquelles nous sommes réduits pour notre honte, après onze années de dictature, par la politique suivie après la mort de Lénine. L'Opposition a dit nettement ce qu'elle voulait dans ses documents adressés au Congrès. Mais Rykov a parfaitement raison quand il dit : la tâche principale des « trotskystes » est de ne pas laisser triompher cette aile droite. Cela, c'est vrai. La victoire de l'aile droite serait le dernier degré conduisant à Thermidor. Après être descendu jusqu'à ce triomphe, il ne serait plus possible de remonter à la dictature en appliquant seulement les méthodes de réforme du Parti. L'aile droite est le crochet sur lequel tirent les classes ennemies. Le succès de cette aile serait simplement une victoire provisoirement dissimulée de la bourgeoisie sur le prolétariat. Rykov a raison : actuellement, notre tâche principale est de ne pas laisser triompher l'aile droite. Or, pour cela il faut non point endormir le Parti comme le font les Zinoviev, les Piatakov et consorts, mais bien sonner l'alarme avec une force dix fois plus grande sur toute la ligne. Nous disons à notre Parti et à l'Internationale Communiste : Rykov commence à rendre ouvertement la Révolution d'Octobre aux classes adverses. Staline se repose tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre ; il bat en retraite devant Rykov et frappe la gauche. Boukharine brouille la conscience du Parti en l'emmenant dans la voie de la scolastique révolutionnaire. Le Parti doit élever la voix. L'avant-garde prolétarienne doit prendre son destin entre ses mains. Le Parti doit discuter largement sur les trois cours : droite, centre et léniniste. Le Parti a besoin de réintégrer l'Opposition dans ses rangs. Le Parti a besoin d'un Congrès honnêtement préparé et honnêtement convoqué.

23 juillet 1928.

L. TROTSKY.